

John McQueen

Post-Humains

Le mystère

John McQueen

Post-humains 3

Le Mystère

© John McQueen, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6917-6

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur, chez Librinova :

Post-Humains - Odyssey, 2019

Post-Humains 2 - Le Secret, 2021

Il faut emprunter à Dieu
ce qui nous constitue
et voler au Diable
ce qui nous aide à vivre.

Prologue

Après avoir fui la France, Vincent croyait avoir trouvé un refuge provisoire dans le château d'A'Chomraich. Dans ce site isolé des Highlands, il avait rencontré Odyssey, la mystérieuse fille de Lord McDougall et s'était lancé avec elle dans l'aventure des mutants, ces êtres dotés d'une intelligence supérieure et d'un fort pouvoir d'influence. Liés entre eux comme des microparticules en état d'intrication, ces mutants paraissaient pouvoir changer le monde en métamorphosant l'humain.

Au fil de leurs aventures communes (*Post-humains – Odyssey* puis *Post-humains – Le Secret*), les liens entre Vincent et Odyssey devinrent plus étroits mais celle-ci s'enveloppait toujours d'un voile secret concernant ses liens avec d'autres forces.

Vincent s'y était résigné par amour et avait suivi aveuglément la jeune femme, persuadé qu'elle disposait d'un savoir incommunicable aux humains.

Mais la vie sait rappeler ses règles. Les plus grands édifices, aussi magnifiques et impressionnants soient-ils, se fissurent au fil du temps et s'écroulent.

Ce récit fait état de cet écroulement et d'une forme d'éternel retour.

Interrogations sur la lande

Écosse, A'Chomraich, 5 juin, 8h

Vincent s'était levé très tôt. Toujours préoccupé par la sécurité du château, il avait décidé d'en parcourir les abords en profitant d'un temps soudain plus clément. Le site d'A'Chomraich avait en effet subi, quelques mois auparavant, une puissante attaque et malgré l'important dispositif technique et humain mis en place, Vincent ne pouvait s'empêcher de vérifier régulièrement sur le terrain que chaque chose et chaque garde étaient à sa place. Bien qu'il fût discret, son départ ne put tromper la vigilance des « trois mousquetaires », les trois chiens de la maison qui, aussitôt qu'il ouvrit la grande porte d'entrée, se précipitèrent pour constituer son escorte. Une escorte en réalité bien légère puisque Athos, Porthos et Aramis prirent rapidement de la distance pour courir sur les traces des divers gibiers qui peuplaient les collines.

À peine avait-il entamé sa marche qu'il put apercevoir à quelques centaines de mètres l'un des véhicules des gardes kurdes et un drone qui survolait les environs. Le véhicule se détourna soudainement de son chemin de ronde et roula dans sa direction. Parvenu à son niveau la voiture s'arrêta et Vincent put distinguer la figure familière de sa conductrice. Azû, l'invincible, la cheffe de femmes kurdes qui n'avait jamais quitté le maître des lieux, Lord McDougall, celle qui avait tout traversé sans jamais se plaindre et qui se tenait maintenant devant lui, à la fois fière et souriante. Il la salua d'un geste avant qu'elle ne l'interpelât :

— Tu es très matinal, capitaine !

— J'ai voulu vérifier sur le terrain que tout allait bien. Je ne peux pas me contenter des écrans et de la technologie et le poste central de sécurité m'ennuie.

— Tout va bien. La nuit a été calme. Tu ne dois pas t'inquiéter et puis nous avons maintenant une arme efficace contre les assaillants.

Vincent comprit immédiatement qu'elle évoquait les fameux « Fracteurs », invention inquiétante d'Odyssey dont il redoutait d'autant plus les effets que cette technologie n'était maîtrisée que par les mutants.

— Dieu veuille que l'on ne l'utilise plus jamais, je n'aime vraiment pas ses trucs.

Elle soupira avant d'ajouter :

— Sans doute. Mais sans cet équipement, ce château n'existerait sans doute plus et ses habitants seraient morts ou pris en otages.

Vincent baissa la tête et répondit d'une voix sourde :

— C'est exact.

Azû le dévisagea un instant comme pour tenter de lire en lui, elle sourit puis conclut :

— Bonne balade capitaine !

Le moteur du puissant 4X4 vrombit et la voiture disparut rapidement sur le chemin sinueux.

Odyssey. L'évocation de son nom fit jaillir chez Vincent une myriade d'images et de questions et le détourna finalement de son but initial. Il y avait tant de choses qu'il ne parvenait pas à mettre en ordre dans sa tête malgré tous ces moments heureux et ces victoires récentes. Il leva machinalement son regard vers le ciel et huma l'air frais ; au loin, vers l'océan, les nuages laissaient filtrer quelques rayons de soleil ; il ne pleuvrait pas ce matin. Il accéléra sa marche, mains dans les poches, ignorant les appels des chiens. La sécurité attendrait.

Ce qu'il voulait désormais ce matin, c'est un moment de solitude au milieu de ces espaces qui paraissaient sans limites. Ces Highlands et ses habitants qui l'avaient accueilli alors qu'il n'était plus qu'un fugitif. Ces rudes paysages et ces rudes Écossais qui l'avaient aidé à se remettre debout, à retrouver sa fierté. Il chemina ainsi jusqu'au sommet d'une colline qui dominait l'océan. Un souffle puissant lui balaya le visage et agit comme un second réveil. Il pensa de nouveau à Odyssey, celle qui l'avait reconstruit moralement et physiquement, celle qui lui avait fait percevoir des dimensions cachées de ce monde sans jamais lui imposer une façon de penser. Celle qui lui avait surtout donné son amour. Que pouvait-il attendre de la vie désormais ? Il s'arrêta au sommet de la colline pour écouter le grondement des vagues qui venaient heurter la falaise.

De la vie, il attendait encore énormément de choses. Tout d'abord des réponses. Odyssey l'avait délicatement posé sur un chemin qui ressemblait aux jeux de pistes de son enfance où l'on devait chercher ici une flèche cachée, là un message dissimulé pour trouver la voie. Toutes les questions qui le submergeaient faisaient partie de ce jeu de piste. « Tu verras », elle lui disait souvent cela en lui souriant tendrement comme pour l'encourager à continuer. Odyssey ne donnait pas de leçons, elle faisait vivre ce que la vie portait en enseignements. Mais qui était-elle ? Une mutante sûrement mais pas seulement

cela. Son propre père, Alexander McDougall, se posait régulièrement la question. Un demi-Dieu comme les Grecs anciens les décrivaient ? Une chose était sûre, elle était traversée par quelque chose de puissant qu'aucun mot ne pouvait traduire ; quelque chose qui changeait les humains en les ramenant à leur source, à une sorte de commencement. Un état oublié. Il se souvint de cette phrase qu'elle avait chuchoté à son oreille alors qu'il se questionnait sur le destin humain et sur le rôle qu'elle y jouait : « Je suis la tangente lumineuse qui touche le cercle du cheminement humain et s'en écarte ». Il regarda l'horizon qui s'éclairait et murmura à son tour : « une tangente en effet, qui touche le cercle infernal dans lequel l'humain s'enferme, une tangente lumineuse liée à la flèche du temps et à sa signification secrète et qui nous signifie qu'il y a eu un début et qu'il y aura une fin ». Vincent ne bougeait plus, totalement absorbé par cette pensée, indifférent à ce qui l'entourait, quand soudain des aboiements plus rapprochés le sortirent de cet état second. Il se retourna lentement et aperçut une silhouette féminine qui progressait vers lui, entourée des « trois mousquetaires ». Il reconnut sa belle chevelure rousse qui flottait dans le vent et sa voix joyeuse qui incitait les chiens au jeu. Elle l'avait trouvé ; elle ne dormait donc pas quand il s'était levé, elle l'avait laissé cheminer pour mieux le retrouver au moment où sa présence serait la plus légère. Comme un signe de ponctuation nécessaire dans une phrase qui s'ouvre sur une suite…

Une mélodie secrète

Paris, Casernes des Tourelles, 5 juin, 10h

L’agent Glucksmann dégustait un café avec deux collègues lorsqu’ils entendirent un puissant « Le voilà ! » qui retentit dans le couloir voisin et interrompit aussitôt leur conversation. Le signal du retour du patron venait d’être donné et celles et ceux qui avaient à lui rendre compte ce matin prirent promptement le chemin de leurs dossiers. L’agent Glucksmann faisait partie de ceux-là. Il avait rendez-vous avec le colonel Dubois à 11h30 pour lui faire une synthèse des suites du dossier brésilien et sans doute recueillir toutes les retombées de sa mauvaise humeur. Tout le monde savait en effet que lorsque le patron revenait de l’Élysée, il était presque systématiquement d’une humeur épouvantable. Glucksmann était habitué et n’y accordait désormais que peu d’importance. L’époque pendant laquelle il subissait de douloureux maux de ventre à la simple perspective de devoir soumettre un rapport au grand patron du renseignement extérieur et de la sécurité intérieure lui paraissait très lointaine. Entre temps, de nombreux événements douloureux avaient fait des deux hommes de véritables complices. Le colonel n’aurait jamais accepté que l’on formule les choses ainsi mais, de fait, les secrets qu’ils étaient les seuls à partager et les risques invraisemblables qu’ils avaient pris ensemble avaient créé entre eux des liens extrêmement forts. Il était donc très exactement 11h29 lorsque Glucksmann se présenta devant la porte du bureau de son patron. Il allait frapper quand il entendit la voix tonitruante du colonel « Entrez Glucksmann ! ». Il entra aussitôt et son expression de surprise fit sourire le colonel qui fit semblant de s’étonner à son tour :

— Eh bien quoi ?! Qu’est-ce qui me vaut une mine aussi ahurie à cette heure avancée de la matinée. On n’est toujours pas réveillé Glucksmann ?!

— Je ne m’habituerai jamais à ce don que vous avez de deviner qu’il y a quelqu’un qui s’apprête à entrer.

Dubois lui fit signe de s’asseoir et répondit d’un air faussement cérémonieux :

— Vous vous trompez Glucksmann ; je sais que vous êtes à portée de voix parce que lorsque je veux vous voir à 11h30, il est normal que vous soyez devant ma porte à 11h29 au plus tard.